

plus redoutable que Serrano ? lui demandai-je.

— Je ne le considère pas du tout comme un adversaire, répondit-il, ce sont les hommes qui, cachés derrière lui, se servent de lui comme d'un bouclier, qui sont mes adversaires. Et ce sont ces mêmes hommes que j'ai toujours combattus. J'ai devant moi précisément les mêmes ennemis qu'auparavant ; c'est pourquoi je ne considère pas la situation politique comme étant matériellement changée. Je considère cette tentative d'établir don Alphonse simplement comme une sorte d'hommage rendu à moi-même, ainsi qu'aux aspirations monarchiques du peuple espagnol. Il est membre de ma famille, et les révolutionnaires trouvant que la monarchie légitime est inévitable, lui opposent comme dernière et unique ressource la monarchie illégitime. Cette tentative restera infructueuse, car lorsque les deux partis seront mis en présence, le plus faible devra nécessairement céder, et il ne peut y avoir de doute sur le résultat.

— Je lui demandai si, en parlant de révolutionnaires, il faisait particulièrement allusion aux républicains.

— Non, dit-il, les révolutionnaires en Espagne, sont bien différents des révolutionnaires des autres pays. A vrai dire, ils ne forment qu'une classe très-peu nombreuse. Contrairement aux révolutionnaires de France, ils ne se recrutent pas, parmi les classes laborieuses, les artisans, le peuple en un mot. Dans toute l'histoire de l'Espagne, on ne trouve pas que le peuple se soit jamais révolté ; le peuple n'a jamais renversé ni trône ni gouvernement. Ce fut toujours l'armée. Mais l'armée, à cause de sa discipline, contenue par la crainte des punitions en cas de désobéissance, devient un instrument entre les mains d'un petit nombre d'hommes, ses généraux. Voilà les hommes qui se sont toujours soulevés contre le pouvoir souverain ; voilà les hommes qui ont toujours forcé l'armée à faire des *pronunciamientos*. Une poignée d'individus pervers, incapables, dépourvus de conscience comme de patriotisme, ont plongé le pays dans le déplorable état actuel. Avec l'armée qu'ils commandaient pour défendre le pays contre l'étranger, et non pour le jeter dans une guerre civile, ils se sont emparés par surprise et trahison des symboles de gouvernement que le peuple avait appris à respecter et se sont servis des forces dont ce pouvoir disposait et du concours de l'armée pour asservir et enchaîner le peuple.

— Conspirateurs par instinct, ils conspirent pour renverser le gouvernement existant, quel qu'il soit, et quand ils ont réussi dans leur fatale entreprise, ils commencent à conspérer l'un contre l'autre. Dans les sept dernières années, ils ont renversé successivement quatre gouvernements, qu'ils avaient créés de leurs propres mains. Peut-on supposer qu'ils feront une exception en faveur de don Alphonse ?

— Dans ces derniers mois, ils paraissent avoir fait trêve entre eux dans l'espoir de pouvoir m'écraser, moi, leur ennemi commun. Mais aujourd'hui quelques-uns d'entre eux ; ayant réussi à duper les autres et à proclamer ainsi don Alphonse, la guerre de conspiration, de mines, de contre-mines, recommencera avec plus d'acharnement que jamais. Le nouveau gouvernement se trouve attaqué de tous les côtés.

— Les trois quarts des hommes aujourd'hui au pouvoir sont les mêmes qui ont aidé à renverser Isabelle, qui l'ont insultée et outragée de la manière la plus infâme, qui ont même été jusqu'à médire de la naissance de don Alphonse. Ces hommes savent quels traitements ils peuvent attendre du fils d'Isabelle, et ils comploteront contre lui ; vous les verrez se serrant près de lui ; le louant, rampant devant lui, baisant sa main ; faisant en même temps tout ce qui

est en leur pouvoir pour le féliciter et trahir son gouvernement ; même ils ont trahi les précédents. Il aura non-seulement à compter avec moi, mais avec ces mêmes hommes qui l'ont placé au pouvoir et qui ne l'y ont placé que parce qu'ils le supposent la barrière la plus formidable qu'ils puissent trouver pour opposer à ma marche.

— J'en appelle à tout esprit candide : Un gouvernement ainsi placé peut-il offrir des garanties sérieuses de stabilité ? J'ose même aller jusqu'à prédire qu'avant trois mois le trône d'Alphonse sera ébranlé.

— Je demandai à Sa Majesté de quel côté, selon elle, pencherait l'influence du Pape et du haut clergé.

— Sans aucun doute, du côté du nouveau gouvernement, répondit-il ; Sa Sainteté reconnaîtra le nouveau gouvernement, tout comme elle a reconnu celui de Napoléon et comme elle me reconnaîtrait si j'arrivais au pouvoir, comme elle reconnaîtrait tout autre gouvernement *de facto*. Le Pape n'a d'intérêts en vue que ceux de l'Eglise, et de simples considérations politiques ne sont pour lui que d'une importance secondaire.

— Tout considéré, Sire, dis-je, vous ne paraîsez pas craindre beaucoup les conséquences du changement de gouvernement à Madrid ?

— Oh ! mon Dieu ! depuis que je suis en campagne, j'ai vu trois gouvernements s'écrouler devant moi : la monarchie d'Amédée, la république de Castelar et la dictature du maréchal Serrano. Il n'y a donc aucune raison pour que j'aie lieu d'en craindre un quatrième. J'y suis aujourd'hui habitué. La légitimité est un rocher contre lequel ne peuvent rien ces gouvernements éphémères et contre lequel viendront en vain se briser les vagues de la révolution.

L'âme noble et confiante de Charles VII est toute dans cette conversation que nous reproduisons de l'*Univers*. Il est plein d'espérance le jeune roi d'Espagne, et il ne doute qu'un règne de peu de jours à son infortuné cousin Alphonse. Mais l'heure du triomphe aura-t-elle alors sonné ? D'autres aventuriers ne croiront-ils pas que leur tour est venu ? La révolution n'a-t-elle plus de victimes à flétrir de ses perfides adulations.

Nul ne le sait, pas plus Charles VII qu'un autre ; seulement il est sûr de son droit et le fera valoir jusqu'à l'épuisement ou la mort.

Puisse sa légitimité être réellement la pierre lancée par le bras du Tout-Puissant et être destinée à frapper la statue colossale de la révolution qui a reçu les hommages de trop de peuples et à la réduire en poudre.

— Nous avons à enregistrer aujourd'hui une bonne nouvelle au sujet du Chili. Nos lecteurs se rappellent les lois que le gouvernement de ce pays avait réussi à faire voter par les députés, lois qui allaient ouvrir une ère de cruelle persécution contre l'Eglise. Ils n'ont pas oublié l'admirable lettre des évêques condamnant ce projet de législation et frappant d'excommunication ministres et députés qui l'avaient appuyée.

Nous apprenons que les Sénateurs ont mieux compris leur devoir que les honorables messieurs de l'autre chambre ; qu'ils ont réussi à faire triompher les intérêts de l'Eglise et à repousser les attaques des franc-maçons par six voix de majorité.

Ce succès a produit, parmi toute la population, un soulagement indicible. Les vaillants champions de la vérité furent fêtés ; on donna des banquets en leur honneur. Pour faire mieux comprendre l'impression produite, nous reproduisons le texte d'une invitation à l'un de ces banquets.

— L'attitude indépendante et patriotique de l'honorable